



LE SOPHA,

CONTE MORAL.



PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE I.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle & que je ne reconnois pour dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte?

Au reste, ce sont vos affaires : tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le docteur ? car, au fonds, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsychose, continua Amanzéi, (c'est le nom du conteur) c'est à-dire, pour ne point embarrasser mal-à-propos votre majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre ame passe dans un autre, & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le dogme de la métempsychose soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit

acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommandons une nouvelle carrière avec une ame aussi neuve & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira, pour la première fois, de cet immense tourbillon de feu dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siècles, à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne soutiendroient pas, sans désespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs se trouveroit nécessairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle feroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher ami, dit alors le sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reste cependant à dire à votre majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singulière; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le sultan, allons; cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour un autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre clément majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la sultane: il est dans son auguste caractère de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pû être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous, repliqua le sultan, terrassé par l'objection? Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse... Mais, parbleu, j'ai raison. Je ne sçauois en conscience croire ce que dit Amanzéi: est-ce donc pour rien que je suis musulman?

A merveille, répondit la sultane : hé bien ! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de rose, bordé d'argent. Tant mieux, dit le sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses dérèglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracassier, médifant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, sçavoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme ; cela doit faire un détail fort curieux, j'ai toujours cru que les femmes avoient de singulieres idées. Je ne sçais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétoient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse : on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre ; j'étois sensible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscretion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laissons-là cette matière, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse, que je ne sçavois ni haïr ni aimer; que née sans caractère, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière que quand deux personnes se donneroient mutuellement, & sur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la sultane. Pour quoi pas? reprit-il, j'aime assez les cho-

24 LE SOPHA,
ses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au prophete ! il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuse; d'ailleurs, mon ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être entier dans les choses que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui passoit pour être extrêmement sage: mais s'il est

CONTE MORAL. 25
est vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur sopha bien peu de femmes vertueuses.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs & se livrer à brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servit jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fut somptueux, ni que rien y parut trop recherché; tout y sembloit au premier coup-d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est

Tome III. Partie I. B

pas accoutumée à se fervir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma maîtresse entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévère s'ouvrit; je vis un autre maintien & d'autres yeux, elle m'effaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue sans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant, qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin, elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation que dans le repentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me serois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des cousins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroïssoit. On sentoît même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie ver-

vueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se tenoit mal, & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes: ses habits étoient simples, de couleurs obscures; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix: elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, & sous l'attirail de l'austérité il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un bramine. Soit qu'elle crut avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrète, & qui étoit un

roman dont les situations étoient tendres & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie & la richesse de ses vêtemens, je le pris d'abord pour un des esclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-temps & avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendit si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parut se foucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répon-

dre à son ardeur, elle s'en défendit long-tems de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle soupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, soit que la reconnoissance la rendit plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves & mesurés, succéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'est pas moins que sa froideur, ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle

dissipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures que, malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré des gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet.

Oui-dà, dit le sultan, est ce que c'étoit une femme, qui dans le fond..... comme il y en a qui font semblant..... C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa majesté s'expli-

que, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle desire, & sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le sultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'est-ce que je pensois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'est cela, ou je meure ; interrompit le sultan, continuez, vous avez réellement bien de l'esprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaisirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichent leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la

34 LE SOPHA,
nécessité de se déguiser & le desir de
se faire estimer, (desir qui n'est pas
toujours le premier qu'elles conçoit)
elle avoit senti de bonne heure
qu'il est impossible de se dérober aux
plaisirs, sans vivre dans les plus cruels
ennuis, & qu'une femme ne peut ce-
pendant s'y livrer ouvertement, sans
s'exposer à une honte & à des dan-
gers qui les rendent toujours amers.
Dévouée à l'imposture dès sa plus ten-
dre jeunesse, elle avoit moins songé
à corriger les penchans vicieux de son
cœur qu'à les voiler sous l'apparence
de la plus austere vertu. Son ame, na-
turellement... Dirai-je voluptueuse!
Non, ce n'étoit pas le caractère de
Fatmé: son ame étoit portée aux plai-
sirs: peu délicate, mais sensuelle, elle
se livroit au vice, & ne connoissoit
point l'amour. Elle n'avoit pas encore
20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit
mariée, & plus de huit qu'elle avoit
prévenu le mariage. Ce qui séduit or-
dinairement les femmes, ne prenoit rien
sur elle; une figure aimable, beaucoup
d'esprit, lui inspiroient peut-être des
desirs; mais elle n'y cédoit pas. Les ob-
jets de ses passions étoient choisis parmi
des gens non suspects engagés par leur

CONTE MORAL. 35
genre de vie à taire leurs plaisirs, ou
entre ceux que la bassesse de leur état
dérobe aux soupçons du public, que
la libéralité séduit, que la crainte retient
dans le silence, & qui dévoués en ap-
parence aux plus vils emplois, quelque-
fois n'en paroissent pas moins propres
aux plus doux mysteres de l'amour.
Fatmé, au reste, méchante, colere,
orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger
à son caractère, il n'y avoit même
pas un défaut qu'elle n'eût fait servir
avec succès à sa réputation. Haute, im-
périeuse, dure, cruelle, sans égards,
sans foi, sans amitié, le zele pour Bra-
ma, le chagrin que lui causoient le
dérèglement des autres, le desir de les
ramener à eux-mêmes, couvroient &
honorioient ses vices. C'étoit toujours
à si bonne fin qu'elle nuisoit! Elle
étoit si faintement vindicative! Son
ame étoit si pure! Quel moyen de
soupçonner un cœur si droit, si sincere,
d'être conduit dans ses haines par
quelque motif que lui pût être person-
nel?

